

*Stéphanie Van Vyve*

Michel PAQUOT

# D'AUTRES VIES QUE LA SIENNE

« Mon idéal de fin de vie, c'est retirée dans une cabane au fond des bois », affirme Stéphanie Van Vyve qui, en attendant, multiplie les projets théâtraux. Le confinement a néanmoins contraint cette comédienne hyperactive à ralentir la cadence et l'a conduite à réorienter ses choix professionnels vers un versant plus féministe.

« **J**e vis une forme d'exaltation à avoir des journées très chargées. J'aime me mettre au défi en permanence, j'ai une sorte de jubilation de voir mon agenda se remplir. » Effectivement, début 2020, l'emploi du temps de Stéphanie Van Vyve était bien chargé, entre les répétitions des *Caprices de Marianne* au Théâtre du Parc et le tournage d'*Unseen*, une série pour la RTBF réalisée par Geoffrey Enthoven. Sans oublier ses cours de déclamation au Conservatoire. Mais la covid-19 a stoppé la pièce de Musset après dix représentations, ainsi que la série dont les ultimes scènes ont été tournées en juillet. Et la reprise de *Festen* cet automne au Théâtre Jean Vilar, à Louvain-la-Neuve, a été annulée.

Cette sédentarisation contrainte a permis à la comédienne de ralentir son rythme de vie. Elle s'est remise « à l'écoute de son corps et de sa respiration » et a pu passer davantage de temps avec son compagnon, leur fils de quatre ans et sa belle-fille adolescente. Elle s'est surprise à « regarder les fleurs » dans le jardin de leur maison des abords de Bruxelles et à « retrouver le plaisir du silence ». Et, sur le plan professionnel, elle envisage de réorienter ses choix, vers la mise en scène « pour faire valoir un point de vue féminin » ou l'écriture de livres pour enfants.

## COIN DE RECUEILLEMENT

Rien ne prédisposait Stéphanie Van Vyve à faire du théâtre, entre une mère infirmière, puis couturière à domicile « très créative », et un père ingénieur, avec un frère et trois sœurs. « J'ai été éduquée dans un milieu très chrétien, raconte-t-elle. J'étais une petite fille très axée sur le spirituel, j'avais dans ma chambre un coin de recueillement. Je suis reconnaissante à mes parents de nous avoir obligés d'aller à la messe, j'y ai appris la patience, et elle était suivie d'une fête. J'ai fait mes différents sacrements avec beaucoup de sérieux. Ma profession de foi, à douze ans, a été l'occasion d'un grand questionnement. La catéchiste, à qui je demandais ce qui prouvait l'existence de Dieu, m'a dit que je pouvais l'appeler et me le représenter comme je le voulais. Cela m'a libérée. »

Mais, à 21 ans, elle prend ses distances avec l'Église. « Je me souviens très bien d'une homélie avec laquelle je n'étais plus du tout d'accord. Je ne me sentais plus à ma place. Cela a été une révolte très très forte, alors que j'étais animatrice à la foi. J'étais même en colère contre mes amis qui se mariaient à l'église, je trouvais cela hypocrite, j'avais l'impression qu'ils ne réfléchissaient pas. Aujourd'hui, je suis beaucoup plus indulgente et compréhensive. »

## DANS LE CHANGEMENT PERMANENT

À l'origine, Stéphanie Van Vyve est prof de français, et si elle suit des cours de théâtre, c'est pour intégrer cet art dans son cours et, éventuellement, animer des ateliers. « Je ne me voyais pas du tout comédienne, en fait je ne savais pas ce que cela représentait comme métier. » Mais sa première interprétation de Marianne dans la pièce de Musset, l'été 2002, va perturber ses plans. « En rencontrant cette troupe, j'ai eu envie de concrétiser quelque chose qui n'était pas très clair chez moi. Et des professionnels m'ont encouragée à tenter le conservatoire. »

Depuis lors les pièces se sont enchaînées, et la lauréate du prix de la Critique 2015 a aussi tenu le rôle principal dans

la série belge *Septième ciel*. « Ce n'est pourtant qu'après plusieurs années que j'ai compris pourquoi j'étais comédienne. D'une part, je suis heureuse dans le mouvement, dans le changement permanent, c'est profondément ancré dans ma nature. Les perspectives lointaines m'angoissent terriblement. Le long terme me renferme, me rend triste, c'est pour moi le contraire de l'épanouissement. Alors que ne pas savoir ce que demain sera fait me stimule, me donne envie d'être dans la découverte. Par exemple, je ne parviendrai pas à me marier car c'est une promesse à trop long terme. Mais, au quotidien, je peux construire un couple sur l'amour, et peut-être pour la vie. D'autre part, dire les mots des autres est pour moi un refuge. Je trouve passionnant de me mettre au service d'autres vies, alors que la mienne est très simple, de plus en plus se-reine. J'essaie de jouer des pièces qui vont m'emmener plus loin. J'ai été plusieurs fois médecin, gynécologue et neurologue, ou astronaute, je me suis à chaque fois documentée. L'année dernière, j'ai même joué un homme dans *Ce qui arriva quand Nora quitta son mari*. »

## BALISES SPIRITUELLES

À l'aube de ses trente ans, elle rencontre Yumma Mudra, ancienne mannequin devenue danseuse, fondatrice à Bruxelles de Danza Duende, une école de « philosophie par la danse ». « Un choc total, confirme la comédienne. Elle est bouddhiste et amène beaucoup sa pratique dans ses enseignements. Elle permet une prise de conscience de son corps dans l'espace-temps. J'ai, grâce à elle, retrouvé des balises spirituelles, accepté que la spiritualité fasse partie de ma vie quotidienne et de mon métier. Il m'arrive d'ailleurs de faire des retraites dans des monastères bouddhistes. »

Un autre événement fondateur pour elle est, à trente-huit ans, la naissance de son fils. « Avant de fonder une famille, j'ai toujours vécu en électron libre. Je me suis mise en couple vers trente-six ans et cette rencontre m'a donné envie de m'établir. J'ai hésité avant d'être maman et j'ai décidé de n'avoir qu'un seul enfant. Mais j'ai commencé à retravailler très vite, ce que je regrette un petit peu. J'ai eu quatre créations l'année de sa naissance, je ne suis pas sûre que j'aurais pu lever le pied. C'est un petit garçon et je suis très attentive à ce qu'il grandisse dans un monde qui prenne conscience de notre similitude hommes-femmes. Je suis devenue très sensible à cette question. J'ai découvert que beaucoup de choses m'incombaient parce que j'étais sa mère. Tout à coup, j'ai vraiment eu une compassion pour les femmes en me rendant compte que la charge de maman, c'est trop, même si les pères sont de plus en plus actifs. Ce n'est pas logique que l'on doive toujours se justifier en tant que femme, que ce soit sur le plan intellectuel ou physique. Le point de vue féminin, on en a besoin partout. »

C'est pourquoi, celle qui recourt au vélo à la fois comme moyen de concentration et de décompression, s'est penchée sur le destin de Charlotte Delbo, résistante déportée à Auschwitz, expérience dont elle a témoigné dans *Aucun de nous ne reviendra*. Crée en février dernier, la lecture-spectacle qu'elle a mise en scène devrait être reprise l'an prochain. C'est pourquoi, aussi, elle travaille avec l'une de ses metteuses en scène attirées, Christine Delmotte, à un spectacle autour de deux femmes surréalistes, Leonor Fini et Leonora Carrington, *Ceci n'est pas un rêve*, programmé à Bruxelles au printemps 2021. ■